



ALAIN

Abrégé de philosophie pour les aveugles

PRÉFACE DE MAXIME ROVERE



Rivages poche
Petite Bibliothèque

Savant sans être pédant, populaire sans être simpliste, Alain incarne la figure du professeur parfait de philosophie. En acceptant d'écrire un texte originellement destiné à être traduit en braille, ce pédagogue de haute volée a relevé le défi de broser un bref panorama de l'histoire de la philosophie pour les personnes dites non-voyantes. Résultat : de splendides miniatures où, en quelques mots, Alain disqualifie l'érudition pour préférer un discours humain et sensible, une rencontre cœur à cœur avec les grandes figures de la philosophie. Alors, non seulement leurs oppositions conceptuelles, mais aussi les différences fondamentales de leurs expériences du monde, s'estompent et convergent vers l'affirmation d'une humanité commune – à eux, à nous, à tous.

Collection dirigée par Lidia Breda

Alain

Abrégé de philosophie
pour les aveugles

Préface de Maxime Rovere

Rivages poche
Petite Bibliothèque

Retrouvez l'ensemble des parutions
des Éditions Payot & Rivages sur

payot-rivages.fr

Couverture : © Alamy

© Éditions Payot & Rivages, Paris, 2022
pour la préface et la présente édition

ISBN : 978-2-7436-5535-8

PRÉSENTATION

Ce petit livre, galerie de portraits sans prétention, a été écrit en pleine guerre mondiale. Sa forme légère, parfois espiègle, dégage une impression d'autant plus calme et douce que celui qui écrit revient des champs de bataille. Les aveugles dont parle le titre sont précisément les premières « gueules cassées » de la Grande Guerre. Œuvre d'un soldat blessé au pied, elle est écrite à l'intention d'autres blessés, atteints aux yeux. On ne s'étonnera donc pas que pour eux, Alain ne propose pas des subtilités conceptuelles échevelées ou des nuances de langage infinitésimales. En rédigeant à leur attention de petites vignettes suggestives sur les grands philosophes, il prétend divertir les anciens « poilus » des angoisses liées à leur contexte immédiat, et peut-être conjurer la terrible impression de gâchis que les massacres et les blessures leur laissent dans la bouche. L'usage incontrôlé des armes chimiques pendant

les combats multiplie les morts et les blessés, et l'emploi du gaz moutarde, censé ne causer qu'un aveuglement temporaire, est particulièrement dévastateur sur les soldats qui y sont exposés ; ils reviennent souvent à la vie civile incapables de lire.

Pour aborder ce livre dans toute son intensité, il faut donc se figurer ce que signifie écrire ou lire de la philosophie en 1917. Pour Émile-Auguste Chartier, né quarante-neuf ans plus tôt dans la paisible ville de Mortagne-au-Perche, il s'agit d'abord de son métier : enseignant de philosophie au lycée depuis 1892, il a (momentanément) quitté ses élèves pour s'engager volontairement, le 4 août 1914, soit deux jours après la déclaration de guerre, et servir comme artilleur puis comme téléphoniste au 3^e régiment d'infanterie lourde. À cette époque, le professeur n'est pas un écrivain célèbre, même s'il rédige déjà sous le pseudonyme d'Alain – après la publication confidentielle de son premier livre, *Spinoza* (1901) – des articles hebdomadaires qu'il intitule « Propos du dimanche » puis « Propos du lundi », publiés dans *La Dépêche de Rouen*. Grâce à ces « propos » qu'il poursuivra par intervalles toute sa vie, Alain côtoie aujourd'hui Fontenelle dans le panthéon imaginaire des grands vulgarisateurs de philosophie. Ses quelques traités (dont les plus célèbres sont *Éléments de philosophie* et *Système des*

Beaux-Arts), ne sont ni difficiles, ni techniques, ni très innovants, mais ils déploient une pensée rationaliste et généreuse ; d'autres livres, plus circonstanciels, défendent des positions pacifistes dont il ne se départira jamais, même pendant la Seconde Guerre mondiale. Sa mort en 1951 est celle d'un immense professeur qui aura vu passer dans sa classe, à Henri-IV, des jeunes gens qui s'appelaient Simone Weil, Raymond Aron, Georges Canguilhem, André Maurois ou Julien Gracq.

Mais lorsqu'il se trouve au front en 1917, les jolis billets que sont ses habituels « propos », naviguant quelque part entre le poème en prose, la morale civique et l'art français de la conversation, ne sont pas de mise. Chaque jour, Alain regarde les fantassins courir vers le massacre et revenir – quand ils reviennent – sanglants et gémissants, ayant perdu un membre, ou un œil, ou les deux. Blessé à la cheville le 23 mai 1916, il continue le combat et fait preuve de tant de courage que le 16 avril 1917, il reçoit la Croix de guerre. Après un séjour à l'hôpital, on doit le démobiliser le 14 octobre 1917. Il restera boiteux toute sa vie.

Au cours de l'abondante correspondance de guerre qu'il entretient avec Marie Salomon¹, la

1. Voir Alain, *Lettres aux deux amies*, Paris, Les Belles Lettres, 2014.

sous-directrice du collège Sévigné (collège privé de jeunes filles où il enseigne de 1908 à 1933, en plus de son service au lycée Henri-IV) lui a déjà glissé une idée : pourquoi le professeur presque quinquagénaire n'écrirait-il pas une introduction à la philosophie à l'attention des soldats qui l'entourent, dont la jeunesse perdue et l'avenir gâché le révoltent ? Pourquoi ne pas prendre leur handicap au sérieux, et faire publier un petit enseignement philosophique... en braille ? Ce qui marche pour lui – le délicieux pouvoir d'abstraction des études, ouvrant des parenthèses dorées dans les situations les plus misérables – pourrait marcher pour d'autres. « La colère, écrit Alain à André Buffard le 4 février 1917, est malheureusement l'état ordinaire d'un homme en ces temps-ci ; c'est pourquoi j'écris présentement sur les beaux-arts, afin d'ordonner mes idées à l'égard des passions¹. » Et pourquoi pas un précis de philosophie pour les aveugles ?

Au moment où il adopte ce projet, qui sera publié en braille en 1918, puis repris en caractères imprimés par Gallimard en 1943, Alain peut s'appuyer sur sa solide culture d'enseignant. La forme qu'il va donner à son histoire de

1. André Sernin, *Alain. Un sage dans la cité*, Paris, Robert Laffont, 1985, p. 197.

la philosophie en miniature est liée aux figures canoniques propres au secondaire. Il va les égre-ner en vingt-deux petites vignettes, entrant secrètement en dialogue avec l'ouvrage classique de Diogène Laërce, *Vies et doctrines des philosophes illustres*, écrit au début du III^e siècle de notre ère. Comme Diogène Laërce, Alain se concentre autour d'un petit nombre d'auteurs choisis, dont la vie et la pensée sont présentées comme inséparables ; mais les abrégés sont si courts et si enlevés qu'ils constituent presque une parodie de leur modèle. Loin des soucis d'érudition et de précision propres à l'historien antique, le « poilu » philosophe adopte plutôt le ton d'une libre conversation entre gens du monde, et cet air d'aisance et de frivolité prend son sens précisément parce que le discours *ne* se déploie *pas* dans le confort d'un salon où se côtoieraient des gens de lettres et des mondaines, et qu'il s'adresse à ceux qui *ne* peuvent *plus* se livrer au banal délice de la lecture des classiques. On peut dire de ses « abrégés » ce qu'Alain écrira d'un autre ouvrage, intitulé *81 chapitres sur l'Esprit et les Passions* (repris et augmenté en 1941 sous le titre *Éléments de philosophie*) : « Cet essai de manuel [...] est simplifié et aéré par le vent de la guerre. »

Or, c'est évident, le fait de présenter la philosophie à ceux qui ont perdu la vue suppose

quelques aménagements, où l'on décèle une expérience directe des gueules cassées. Pour la percevoir, il vaut la peine de faire un détour par ce qu'Alain écrit d'un autre handicap observé au front : « Notre équipe se renouvelait peu à peu par l'arrivée de recrues plus jeunes. Parmi lesquelles il se trouva un bègue, bon et brave soldat, qui chantait très bien et sans bégayer, mais qui avait les idées d'un bègue. La peine qu'il avait à pousser ses opinions le détournait de les changer. Je compris alors quelque chose de l'orateur, et je me rappelai que, même dans Jaurès, j'avais surpris quelques mouvements d'un bègue supérieur, qui soulèverait ses phrases comme des montagnes. L'explosion fait persuasion. Je l'observai très bien chez mon bègue, qui transformait les lieux communs en projectiles. Ainsi, dans nos entretiens assez libres, il ramenait tout le dogmatisme, par les accents impérieux de l'extrême timidité. Par exemple il soutenait, et toujours colériquement, que tout est guerre, que la lutte pour le salaire est guerre, que toute rivalité est guerre, et qu'ainsi la guerre sera toujours. [...] Jamais je ne pus embarrasser ce bègue ; il avait bien assez de difficultés avec ses organes parleurs ; et même, comme il répétait fortement les mêmes choses, il persuadait les autres comme à coups de marteau. Le bègue règnerait donc sur les pensées. Le sourd

a le même genre de puissance. Il me plaisait de concevoir un peuple gouverné par des bègues et des sourds, et autres joyeux paradoxes. [...] Je suis doué à miracle pour ce genre de plaisanterie énorme et fondé sur une idée juste. Malheureusement, parmi les qualités de l'homme de lettres, il m'en manque une, qui est l'ambition¹. »

Ce passage suggère d'étranges correspondances entre les sensations et les pensées, les difficultés physiques et les manières de réfléchir ; il suggère surtout que, lorsqu'il s'agit de l'esprit, les plus handicapés ne sont pas ceux qu'on croit, et que les peuples sont bel et bien gouvernés par des bègues et des sourds qui ne le paraissent pas. Pendant que ces bégaiements de l'intellect et cette surdité du cœur engendrent les grands drames, l'écrivain se révèle à son tour plombé par un handicap moral, qui l'empêche de désirer le succès : d'où l'intérêt d'écrire, non pour la gloire, mais pour un public particulier. Ici, comme le bègue, les miniatures philosophiques ne parlent que par éclairs successifs. Si elles sont très courtes, c'est parce qu'il faut les concevoir comme des préambules. Elles sont faites pour être suggestives, pour

1. Alain, *Souvenirs de guerre*, Paris, Hartmann, 1937, p. 214-216.